

Politis 30 novembre 1989
Nanni Moretti : Palombella Rossa

Moretti entre dans le cinéma par la toute petite porte. Producteur, scénariste, réalisateur, acteur, opérateur, preneur de son et monteur, à 23 ans, d'un film en 16 millimètres, gonflé en 35, *Je suis un autarcique*, il remporte le plus inattendu triomphe commercial de la décennie. Il ouvre, aujourd'hui, de plus grandes portes, dont celles du Festival de Berlin où il décrocha, en 1986, l'Ours d'or pour *La messe est finie*. En six films, Moretti a parlé de la seule chose qu'il connaisse vraiment bien : Moretti. Acteur principal de toutes ses œuvres, il tourne autour de son nombril avec délectation et ironie, et promène, que ce soit dans la peau d'un gauchiste désarmé, d'un curé dépassé ou d'un cinéaste angoissé, le même inimitable humour, la même inadaptation au monde qui l'entoure, la même envie de le réformer. Dans *Palombella rossa*, il est un député PCI amnésique, à la recherche de lui-même lors d'un match de water-polo. Voici les réponses d'un cinéaste qui n'a pas peur de se mouiller.

□ Politis : Militant d'extrême gauche dans deux de vos films, vous voilà aujourd'hui député communiste. Ça vous turlupine vraiment, le gauchisme ?

NANNI MORETTI : J'ai eu ma période militante. C'était dans les années 1970-1972. Je faisais partie d'un groupe modéré d'extrême gauche non maoïste, sans les concepts à la mode comme l'Etat-guide, et sans trop de vénération pour l'Union soviétique. J'y croyais, mais il y avait une règle qui m'insupportait : nous n'avions pas le droit de nous moquer de nous-mêmes. Que ce soit chez les vieux traditionalistes ou dans la nouvelle gauche, on pratiquait le même double langage. Entre nous, nous pouvions confesser nos doutes. En public, il fallait être monolithique pour ne pas «donner des armes à la droite». Ça m'a très vite lassé, et m'a poussé à faire mes premiers courts métrages. Je voulais me moquer un peu de ce que nous faisions.

□ Et aujourd'hui ? Vous vous moquez ? Vous attaquez ? Vous sympathisez ? Vos rapports avec le PCI sont plutôt ambigus.

Ils sont aussi un peu distants. Je vote communiste, je n'ai jamais été inscrit au parti. Certaines de leurs attitudes me déplaisent, comme cette volonté de taper de plus en plus à droite dans le jeu politicien italien, tout en gardant un œil sur leurs idéaux de gauche. D'autres fois, je les défends: dès que quelqu'un se mêle de les confondre avec le PC chinois. De toute façon, être communiste en Italie, aujourd'hui, qu'est-ce que ça veut dire ? Sur dix communistes, il y a dix exigences différentes.

□ Justement, où est la vôtre ?

Grave question. Je dirais dans une attitude faite de modernité et de professionnalisme. Et, surtout, en n'oubliant pas de garder une grande attention morale envers le monde, attention qui se trouve de plus en plus émoussée dans les années 80. C'est un peu ce que tous mes personnages essaient de faire.

Même le héros de « Palombella rossa » ?

Il a sûrement essayé.

Pourquoi le water-polo ?

Parce que vous avez devant vous un champion (rires). J'ai été joueur professionnel à 17 ans. En fait, à travers un sport peu pratiqué, je voulais montrer la difficulté de faire de la politique d'une manière différente. Et, du même coup, celle de faire du cinéma d'une nouvelle manière. Je n'avais pas envie de dire des choses habituelles d'une façon habituelle. Dans l'eau, des tas de choses ont l'air plus vaines, un certain langage a l'air plus usé.

C'est aussi pour ça que votre récit est volontairement déstructuré ?

Oui. Là aussi, j'étais arrivé à une manière de raconter mes histoires qui était trop équilibrée. J'ai voulu casser cet équilibre.

La perte de mémoire de votre héros a-t-elle un rapport avec vos quatre ans de silence qui ont suivi « *La messe est finie* » ?

Un peu. Après *La messe*, j'étais arrivé au bout d'une recherche et d'une émotion. Je ne pouvais plus faire de films pendant un moment. J'étais déchargé. J'ai préféré alors me lancer dans la production...

Comment voyez-vous l'avenir du cinéma italien ?

L'avenir, je ne sais pas. Le présent n'est pas très encourageant. Il y a un fléau redoutable : cette manie de faire des films « internationaux » avec des capitaux de partout, des acteurs anglo-saxons et, au bout du compte, rien. Des produits vides, sans âme, et très chers. Si on fait un film de 10 millions pour en gagner 800, il faut plaire à tout le monde et on ne plaît plus à personne. Il y a bien quelques « auteurs ». Mais ils prennent trop peu de risques et font des films jolis. Ils sont déconnectés de la réalité. Dans les années 60, même le cinéma commercial en restait proche. Et puis, il manque un intérêt culturel autour du cinéma. Il n'est pas pris au sérieux. Quelque chose comme *Les cahiers du cinéma* est impensable en Italie.

Vous avez dit: «J'essaie de faire des films de plus en plus beaux» «Palombella rossa» est plus beau que les autres ?

Oui, parce que c'est le dernier. Je mets longtemps à me détacher de mes films. Ce sont des enfants. J'en ai peu, alors je les aime tous. Surtout le dernier.

Propos recueillis par HUBERT PROLONGEAU

La chronique de Jean-Pierre Jeancolas Palombella Rossa de Nanni Moretti

Dans un angle de la piscine il y a un bar et, au-dessus de ce bar, un téléviseur qui diffuse, image réduite et crasseuse, *Le docteur Jivago*. Cinquante visages émus et anxieux font face au petit écran ; parmi eux, celui de Michele (lire Miquele), communiste, amnésique et champion de water polo. Tous connaissent le film, et plus que les autres, Michele, qui l'a vu dix ou douze fois. Tous savent que le film finit mal, qu'aux derniers plans Omar Sharif et Julie Christie ratent leur ultime rendez-vous.

Mais tous attendent, espèrent que, pour une fois, les amants se rejoindront sur le trottoir. Ils veulent la fin heureuse. Ça ne marche pas, tous savaient que ça ne pourrait pas marcher. Volontarisme absurde de la foi, et dérision du volontarisme absurde. Au moment où *Palombella rossa*, sixième film de Nanni Moretti, sort sur les écrans français, le PCI se réunit en conclave pour changer de nom. Les

communistes italiens ont compris que le rêve était fini, que *Le docteur Jivago* finirait toujours mal.

Palombella rossa est-il un film politique ? « Bonne question », dit l'interrogé, qui se donne le temps de formuler une réponse difficile. Le premier film de Moretti s'appelait *Io sono un autarchico* (*Je suis un autarcique*), dans un pays où l'autarcie, on a vu ce que c'était. Moretti fait toujours un film sur Moretti, un Italien dans le siècle, sa vie consciente — sa passion pour le water-polo, par exemple — et son inconscient. Sa démarche politique et les doutes qui sont un moment de cette démarche. *Palombella rossa* est un film politique qui ne ressemble pas à un film de Francesco Rosi, pas à un film des frères Taviani. C'est le film de Moretti l'autarcique, en Italie, aujourd'hui.

Moretti n'est ni un miroir (son cinéma n'est pas un reflet), ni une éponge qui absorberait l'écume du temps et qu'il suffirait de presser pour qu'elle restitue l'image du temps. Moretti est une personne singulière, tourmentée, et c'est un cinéaste, tourmenté toujours, qui pense le cinéma avant et pendant le film.

Les images de *Palombella rossa*, soutenues par un son généralement agressif, s'organisent en séries. D'abord, anecdote initiale, la participation à un match important de water-polo de Michele, amnésique après un accident de voiture emprunté à la tradition du burlesque. Puis des rencontres autour de la piscine : de vieux amis, sa fille, des gauchistes, un catholique, une journaliste insistante, qui tous tentent de ranimer le souvenir d'un débat télévisé où lui, Michele, dirigeant communiste, a dit des choses qui semblent avoir été importantes. On le menace, on tente de le séduire, on l'insulte : au « parle-nous » des autres, il ne trouve à répondre que « je ne me souviens pas », il fuit. Il y a aussi la série de la mémoire : images d'enfance, l'initiation forcée à la piscine, les souvenirs de la mère, plus tard, et l'initiation à la politique, qui passe par l'humiliation d'un (vrai ou faux) fasciste, traces de mauvaise conscience. Il y a les images greffées de la télévision, Jivago ou des pubs débiles.

Nanni Moretti, producteur, scénariste, metteur en scène et acteur, est le grand ordonnateur de l'ensemble. C'est une subjectivité aiguë, intense, qui commande ce montage. Certes, Moretti règle des comptes avec les médias, avec les journalistes qu'il affecte de mépriser, avec l'Italie tout entière, qu'il réduit à un espace-piscine qui est sa vision grotesque du champ clos des historiens (le communiste italien y est aux prises avec un géant hongrois, moustachu et goguenard, c'est sans doute de l'ordre du hasard objectif, mais c'est bien venu), mais il se bat surtout avec et contre, et pour le septième art.

L'autarchico est un très grand. Insupportable, énergumène et réfléchi, assuré jusqu'à l'angoisse de ce que doit être le cinéma (son cinéma). Italien et volubile, il est au cinéma des années présentes l'homologue du faux froid, très sarcastique et très intelligent Peter Greenaway. L'homme du Sud et l'homme du Nord. Greenaway plus proche de Resnais, Moretti plus proche de Godard (même s'il travaille la mémoire, il le fait au montage, comme l'auteur du *Mépris*, plus qu'au travelling, comme celui de *Marienbad*), ils sont à eux deux les pionniers d'une nouvelle vague qui pourrait émerger à l'échelle de l'Europe. Une nouvelle vague qui ne serait pas post-moderne mais seulement post-télé, ou post-cinéma de consommation, qui serait le fait d'artisans exigeants et hautains, furieusement conscients de cette très vieille évidence, l'irréductibilité du cinéma. P. P. J.